

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Héritiers (prix Robert Cliche) et L'Écrit-Vent

Les Héritiers de Louise Doyon, Montréal, Quinze, 1987, 255 p., 15,95\$.

L'Écrit-vent de Benoit Fradette, Montréal, Leméac, 1987, 133 p., 13,95\$

Noël Audet

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Audet, N. (1987). Compte rendu de [Les Héritiers (prix Robert Cliche) et L'Écrit-Vent / *Les Héritiers* de Louise Doyon, Montréal, Quinze, 1987, 255 p., 15,95\$. / *L'Écrit-vent* de Benoit Fradette, Montréal, Leméac, 1987, 133 p., 13,95\$]. *Lettres québécoises*, (47), 19–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Noël Audet

Les Héritiers

(prix Robert Cliche)

et L'Écrit-Vent

Les Héritiers de Louise Doyon, Montréal, Quinze, 1987, 255 p., 15,95\$.

L'Écrit-vent de Benoit Fradette, Montréal, Leméac, 1987, 133 p., 13,95\$.

Il est toujours émouvant de lire une première oeuvre, où, parmi quelques maladresses, un auteur nous livre souvent l'essentiel de son message. Les deux livres dont il est question ici se trouvent dans ce cas, mais ils n'ont pas tout à fait le même statut puisque le premier, *Les Héritiers*, s'inscrit déjà dans la jeune tradition du prix Robert-Cliche, ce qui lui confère une responsabilité supplémentaire sinon un héritage à défendre (sans viser le jeu de mots). Et c'est la première fois, à ma connaissance, que le prix Robert-Cliche est attribué à une oeuvre romanesque qui prend en charge la langue populaire québécoise. Serait-ce un signe des temps, ou le simple fait que la qualité générale de l'oeuvre lui a permis de l'emporter sur ses concurrentes sans égard à une quelconque philosophie linguistique?

Louise Doyon a signé là un premier roman intéressant à plusieurs titres. C'est l'histoire de l'ascension sociale (peu traitée) et économique d'un homme, prénommé Joseph, bûcheron de son état, qui débute dans la vie, dans le roman plutôt, sans autres biens que sa hache et son ambition, et qui finit par accumuler une véritable fortune à force de travail et de privations. Petit contre-maître forestier de la Beauce, il aura l'idée de se lancer à son compte en achetant une terre à bois, dont il tirera beaucoup d'argent grâce à une main-d'oeuvre gratuite, ses enfants qu'il exploite sans vergogne, et à une autre main-d'oeuvre chichement payée, une dizaine de bûcherons dont il rationne même la nourriture. On l'aura deviné, Joseph est un avaricieux de plus en plus voué à sa passion, sans aller toutefois jusqu'à l'obsession d'un Séraphin Poudrier. Ce Séraphin-ci s'oublie quelquefois, il pourra même s'acheter une voiture et

une luxueuse maison de ferme le même jour, pour enfin loger convenablement sa famille... mais surtout pour relancer ses affaires après l'incendie de sa forêt. Car notre héros a du ressort: après le malheur de l'incendie qui aurait pu l'engloutir, il se ressaisit et devient fermier, métier qu'il connaît mal, puis il retourne à ses anciennes amours, le bois, en réussissant à mettre la main sur le magasin général et le moulin à scie de son ancien patron, grâce à une combine plus ou moins douteuse de créance de dettes et de détournement de bois qui mènent son rival à la faillite.



Louise Doyon

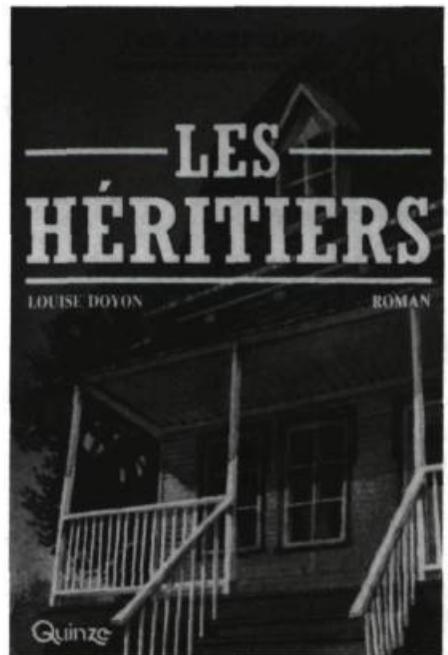
Ce qu'il y a d'original par rapport au thème de l'avaricieux lourdement traité à la radio et à la télévision nationales, c'est que cet avaricieux a des côtés sympathiques: bon vivant à certains moments, il sait rire des frasques de ses enfants et des situations cocasses qui ne manquent pas dans son histoire. S'il semble incapable d'exprimer son affection, la narratrice nous le montre pourtant comme un être fort sensible, à certains moments même il serait presque poète, tant il vibre aux beautés de la nature. À ce sujet, je crois que c'est plutôt l'auteur qui déteint sur son personnage, car au lieu de le voir admirer la splendeur picturale de ses arbres, on se serait plutôt attendu à ce qu'il les jauge

uniquement en fonction de leur valeur marchande. Dans l'ensemble donc, c'est le portrait d'un avaricieux presque attachant, avec les conséquences de ces comportements sur ses deux mariages successifs et ses dix-neuf enfants qu'il tyrannise littéralement, mais de façon détournée. Il mourra finalement d'un cancer, parce qu'il aura retardé *in extremis* une nécessaire visite à l'hôpital. Ses fils l'auront quitté l'un après l'autre, après avoir enfin compris que leur père n'ouvrira jamais pour eux la porte de son fameux coffre-fort, lequel trône dans un coin du salon, à la vue de tous, une manière croyait-il de le rendre moins suspect aux yeux des envieux, fussent-ils de sa propre famille.

La langue des dialogues

Louise Doyon a certes du talent, elle possède l'art d'observer, ce qui ne va pas toujours de soi, et l'art de raconter de manière naturelle et vivante. On le constate dès le départ par la finesse du trait relevé qui rend une scène vraie, et par l'entrain de la narration. Les scènes se succèdent à un rythme serré, avec juste ce qu'il faut d'éléments d'information suspendus pour retenir l'intérêt du lecteur.

C'est donc un portrait d'époque fort réussi, d'autant plus que l'auteur a su rendre la langue de ses personnages avec une belle vraisemblance et sans bavure:



il n'y a pas d'hésitation sur l'orthographe des mots, et il suffit de les faire sonner à l'oreille pour en comprendre aussitôt le sens. À ce sujet, les dialogues sont dignes d'un Michel Tremblay, la couleur locale y est omniprésente sans pour autant nuire à la compréhension:

— *C't'une belle maison, j'comprends pas qu'y t'ait donné juste cinq piastres comme cadeau d'mariage...*

— *Ben tu l'comprendras plus tard...*

Gabriel s'arrêta brusquement.

— *Que c'est qu'y s'passe?*

— *Regarde, c'était ça l'projet dont y parlait dans sa lettre.*

— *Qu'est-ce que tu penses que c'est?*

— *Ç'a ben l'air d'un bâtiment pour un moulin à scie. Ouais, ben, ma fille, j'viens d'me faire pincer là. La lune de miel, ben ça va être moé dans c'bâtisse-là pis toé dans maison. Sainte-Anne-de-Beaupré, tu peux faire une croix dessus. (p. 188)*

Mais vouloir reproduire la langue populaire même presque toujours à des choix arbitraires, comme ici par exemple. Le personnage en effet qui dit «Que c'est qu'y s'passe» ne peut pas dire «Qu'est-ce que tu penses que c'est», le «que» de cette dernière phrase étant de trop et n'appartenant pas au même niveau de langue. Ceci dit, on doit savoir gré à Louise Doyon de ne pas avoir forcé inutilement du côté de la reproduction phonétique (le genre «Quosse qu'y s'passe»), ce qui n'aurait fait qu'entraver la lecture. Et pourtant à chaque fois qu'on lit un roman qui fait place à la langue populaire, on est tenté de rouvrir l'éternel débat sur la langue. Pour ma part, à la suite de Mikhaïl Bakhtine, je crois qu'il est préférable de représenter un niveau de langue plutôt que de tenter de le reproduire intégralement dans sa matérialité sonore, avec toutes les prouesses orthographiques que cela suppose. En d'autres mots, il suffit d'indices plus ou moins légers pour créer l'effet voulu, et le lecteur comprend aussitôt de quoi il retourne. Mais ceci se discute bien sûr à l'infini et demeure de la stricte responsabilité de l'auteur.

La langue de la narration

Si la langue des dialogues est bien maîtrisée, celle de la narration par contre présente quelques lacunes étonnantes dans le cas d'une oeuvre couronnée par un prix. Ces distorsions auraient d'ailleurs pu se corriger à l'édition même, à moins que le prix Robert-Cliche ne soit devenu une course contre la montre plutôt qu'un concours littéraire.

Le lexique est trop souvent incertain. Même si l'auteur cherche à employer le mot fort pour faire image, elle se trouve

à donner à des mots une extension qu'ils n'ont pas. Par exemple: «Il s'apprêtait à soulever le couvercle pour mieux s'asphyxier de cette senteur agréable» (p. 39), là où «enivrer» eut suffi; «ce qui donnait l'occasion à Joseph de fâcher le curé» (p. 82); «Un doute aussi vaguait en lui» (p. 205). Ces hésitations et plusieurs autres passeraient sans doute inaperçues si elles ne s'accompagnaient d'une sorte de parti pris de la personnification qui tourne à la recette et conduit l'auteur à des formules plus ou moins gauches, relevant à la fois du cliché et de la surprise sémantique. Les phénomènes naturels y sont en effet presque toujours décrits en termes anthropomorphiques, et ces passages détonnent singulièrement dans l'ensemble du roman qui nous présentait une netteté et une vigueur de style autrement efficaces.

L'automne fit un court séjour. À peine eut-il le temps de peindre ses tableaux extravagants qu'il offrait en spectacle aux promeneurs ravis. [...] L'hiver enjamba tôt et les tempêtes se succédèrent à un rythme soutenu... (p. 67)

Ou encore: «Le printemps giclait déjà de ses mille nouveautés, annonçant pour bientôt la fin de l'année scolaire» (p. 157); «Au lever du soleil, à l'heure où les vaches souhaitent qu'on les soulage de leur trop-plein de nourriture...» (p. 125); «l'odeur fraîche des aliments qui s'accordait tant bien que mal avec la sueur des paysans et le crottin que les chevaux laissaient tomber pour signaler leur impatience» (p. 135), etc.

Ce sont là, bien sûr, de petites agaceries que l'auteur saura éliminer à l'avenir, mais il fallait bien les souligner, car elles ternissent un peu notre plaisir de lire une prose pourtant de belle venue et pleine de santé.

L'Écrit-Vent

Avec ce premier «roman» de Benoit Fradette, il s'agit de tout autre chose. Loin de viser la représentation réaliste d'un monde, l'auteur se sert de la fantaisie pour faire le procès d'un monde sinon d'une civilisation au complet. Ni roman, ni nouvelle, ni prose poétique, le livre se présente en dix épisodes distincts par leur propos et leur espace géographique, que l'auteur arrive pourtant à recoudre ensemble dans une visée générale de défense de la nature, qu'elle soit humaine, végétale ou animale. On ne sait rien de l'auteur, et la couverture quatre nous dit du narrateur (volontairement confondu sans doute avec l'auteur) qu'il est «un vieil original» qui «raconte et commente son aventure de



globe-trotter». Globe-trotter en effet d'une partie du monde mais surtout du sens actuel des activités humaines, l'auteur se penche sur l'écriture, l'amour, l'irrationnelle coupe du bois, la vie en retrait de la civilisation à la manière des Indiens, l'enfance abandonnée, la philosophie, le rôle des religions... On l'aura compris, c'est une sorte de testament politique dans lequel un vieil homme fait le point sur sa vie de solitaire et de révolté, en marge de tous les systèmes. Et il s'appelle lui-même «l'Écrit-Vent» parce qu'il envie la liberté du vent, avec lequel il communique d'ailleurs mieux qu'avec les hommes dans d'étranges dialogues.

Mon contact avec les premières pages du livre m'avait laissé croire que j'avais affaire à une sorte de scout nietzschéen qui se prenait pour Zarathoustra dans ses envolées lyriques et moralisantes. La langue un peu forcée, les images ronflantes, n'aident pas le lecteur à entrer de plain-pied dans cet univers.

Ainsi, à l'origine d'incursions dissidentes frondant les subterfuges des Goliath cuirassés, j'ai dû assumer tout au long d'un parcours mouvementé le risque de mes audaces sans me dérober aux rafales et bourrasques persistantes. (p. 15)

Un autre exemple seulement parmi beaucoup d'autres:

Le vent n'était pas né de la sage et folle légèreté d'être sans avoir labouré ses hiers de charrues décidées et éclairées. (p. 20)

On comprend ce qui se dit là, on est presque tenté d'admirer cet art compliqué de dire des choses somme toute simples, et puis non, ce fatras rhétorique ne donne rien, pas plus que les

rimes, inconscientes ou non, qui émaillent le texte et l'alourdissent inutilement. On aura beau dire, la littérature ne se ramènera jamais à ses seuls contenus, puisqu'elle est d'abord l'articulation d'une forme à un contenu. Or ici, la forme dessert le contenu qu'elle désigne comme plus fragile, étant donné qu'il lui manque une assise: la langue appropriée, la langue juste du propos.

Pourtant, pourtant, à partir du milieu de l'ouvrage, soit parce que l'on s'est habitué à ce supplément rhétorique, soit parce que l'auteur, plus sûr désormais de ses moyens, a simplifié sa phrase, on se prend à marcher, à écouter ce vieux sage livrant ses sentences, répétant avec force et surtout avec une profonde conviction des évidences que notre culture justement ne veut plus entendre.

Grand défenseur de l'environnement, Fradette trouverait difficilement quelqu'un qui prétendrait aujourd'hui qu'il a tort. Pourfendeur des religions qui mènent au fanatisme et à l'intolérance, il n'en trouverait guère plus qui oseraient lui dire qu'il se trompe au moment où certains pays donnent tête baissée dans ce même piège.



Benoit Fradette

À partir du moment où le fatras poétique cède la place à la simplicité, vers le milieu du livre, on découvre une voix attachante, chaleureuse, qui oublie un peu sa grande cause pour nous parler à l'oreille, et c'est alors, je crois, que surgit l'écrivain, au-delà de l'écrit-vent. La rhétorique retrouve enfin son usage véritable, elle appuie le rythme de la phrase, elle désigne l'ampleur de la période sans lui nuire, parce qu'elle est de-

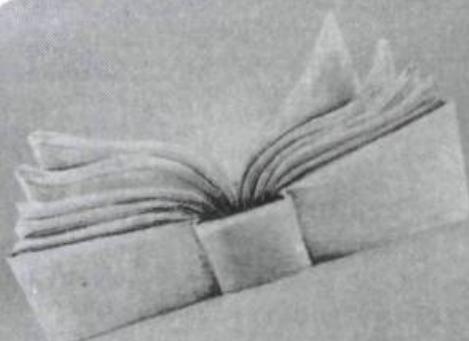
venue instrument du sens plutôt qu'objet en soi. C'est peut-être cela savoir écrire. Voici comment, avec quel respect l'auteur nous parle du Vieux Sauvage, non sans une pointe d'envie:

Le Vieux Sauvage, comme il se faisait appeler, s'était retiré à l'écart. Il était demeuré fidèle à son canot et au grand air des bois, laissant ses frères de sang regarder passer les bateaux à fumée des Blancs. Il avait refusé de s'adapter, refusé de se plier au confinement d'une réserve. Il avait laissé les siens à leurs petites écoles et leurs allocations gouvernementales. (p. 71)

Benoit Fradette sait également manier la dérision, pour décrire les ravages du dieu Dollar, le piège du profit immédiat, ou les incertitudes de la jeune relève qu'il qualifie d'«hurluberlus des générations mi-montantes, mi-agonisantes» (p. 125).

En bref, voilà certes deux écrivains intéressants, qui auront sans doute appris que c'est seulement lorsque l'on finit un ouvrage qu'on est en mesure de s'appliquer à la redoutable et nécessaire tâche de le réécrire, du premier au dernier mot. Et cela est de bon augure pour les prochaines oeuvres. □

**PROCHAINEMENT
DANS VOTRE LIBRAIRIE**
(à partir de novembre 87)



LA BIOGRAPHIE DE NELLIGAN

Paul Wyczynski, un des plus grands spécialistes et admirateurs de Nelligan, nous livre dans cet ouvrage inédit, l'étude la plus riche et la plus complète sur la vie de ce grand poète québécois.

LE DICTIONNAIRE DES OEUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC TOME V

Ce 5^e tome, qui couvre la période 1970-79, complète l'inventaire analytique le plus exhaustif jamais vu de la littérature québécoise des origines à 1979.

fides éditions

5710, avenue Decelles
Montréal, Québec, H3S 2C5
(514) 735-6406